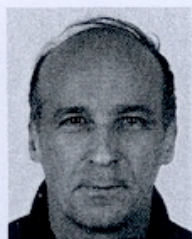


L'effritement des garants et des métacadres de la vie psychique : le « malêtre » dans la culture de notre temps



Henri-Pierre Bass

Psychologue clinicien
Psychanalyste
Membre du cr
du Journal des
psychologues

Ce à quoi nous avons affaire dans les formes actuelles de la souffrance psychique et dans ses expressions psychopathologiques touche à la possibilité, pour l'humain, d'être un être humain. Articulant sa pensée autour de la notion de faillite des garants de la vie psychique et de la question du mal, René Kaës nous ouvre les voies d'une réflexion sur ce « mal à être » propre à notre culture contemporaine.

Henri-Pierre Bass : Pour engager cette discussion, abordons en premier lieu la problématique du mal. Vous évoquez le fait que, dans la communauté analytique, il n'y a pas eu beaucoup d'écrits sur le mal.

René Kaës : En effet, à part Nathalie Zaltzman et André Green, je ne connais pas de travaux de psychanalystes sur ce thème qui fait frontière entre la métaphysique et la psychanalyse. Soulignons ici que, dans cette problématique, il y a un double

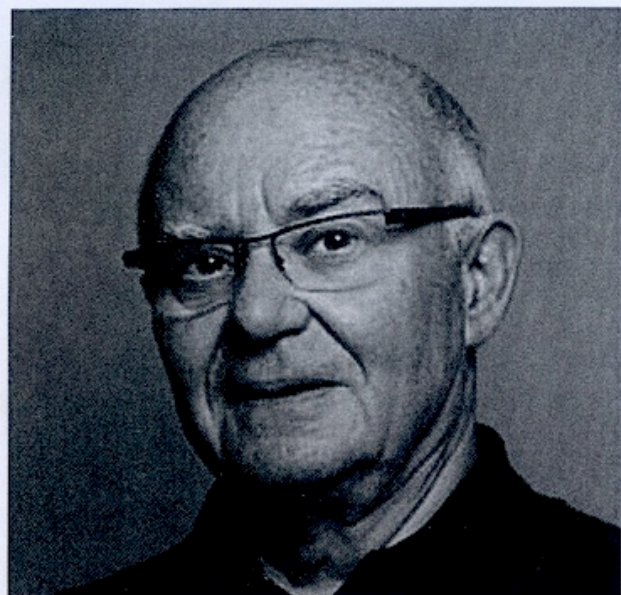
problème, à savoir un double obstacle à reconnaître et à franchir : celui du mal qui, d'Emmanuel Kant à Hannah Arendt et à Paul Ricœur, demeure un chantier de travail pour la philosophie, et qui, avec André Green et Nathalie Zaltzman, est un champ à constituer dans la psychanalyse.

H.-P. B : Vous parlez beaucoup de la violence. Néanmoins, la question du mal semble être le fil rouge de cette question du mal-être...

R. K : Oui, c'est d'ailleurs pourquoi mon livre s'intitule *Le Malêtre*. J'ai supprimé le trait d'union pour mieux associer la question du mal et celle de l'être, ce qui peut s'entendre comme une problématique de métaphysique ontologique, mais qui nous concerne en tant que psychanalystes et, plus globalement, en tant que « psychistes » dans une autre dimension : ce dont il est question, c'est la possibilité de se constituer, de se reconnaître et d'être reconnu comme un sujet humain. C'est cette problématique du mal qui a été développée par Hannah Arendt et qui a été reprise, en partie, par Nathalie Zaltzman pour la mettre au travail dans le champ de la psychanalyse. Le mal est la non-reconnaissance radicale, l'exclusion du champ de l'expérience humaine d'autres

humains par d'autres humains. L'autre n'est pas fait de la même pâte humaine que moi : ce que Paul-Claude Racamier concevait comme la capacité d'identifier dans l'autre la même appartenance à l'espèce humaine n'a pas pu se constituer. L'autre est traité comme étant d'une race inférieure, il est dépourvu de psyché (ou « d'âme »), c'est une chose, un animal, un légume, ou encore un objet technique, pour la technique, bref un objet partiel. À ces humains « infrahumains », il est interdit d'être des sujets dotés de la capacité de penser, de jouer, d'aimer, de développer leur capacité créatrice. La division structurale que l'inconscient instaure dans leur vie psychique, permettant par là même leur subjectivité, ne leur est pas reconnue. Ils ne sont que des individus, interchangeables, éléments d'un système auquel ils sont asservis.

Si ce à quoi nous avons affaire dans les formes contemporaines de la souffrance psychique et dans ses expressions psychopathologiques touche à la possibilité, pour l'humain, d'être un être humain, la notion de malaise me semble un peu faible pour assumer de tels enjeux. Vous savez que Sigmund Freud a longuement hésité avant d'adopter le mot allemand *Das Unbehagen*, traduit en français par « malaise », pour son essai de 1929.



René Kaës

Professeur émérite de psychologie
et de psychopathologie clinique, université Lumière-Lyon-2
Psychanalyste
Auteur de *Le Malêtre*, paru en 2012 chez Dunod

Il avait d'abord envisagé de le centrer sur la question du bonheur, avant de le recentrer sur le malaise. Au-delà du débat contemporain sur l'exception humaine, il est question, aujourd'hui, du surgissement dans l'histoire, dans celle de tous et dans celle de chacun, de la faillite des garants de la vie psychique, de la généralisation des processus sans sujet, de l'absence de répondant. C'est de cela que j'ai essayé de parler, à partir de mon expérience de psychanalyste.

H.-P. B. : Pourriez-vous préciser ce que sous-tend, dans vos recherches, la notion de « faillite des garants de la vie psychique » ?

R. K. : Le concept de garant appartient au langage juridique : il signifie qu'une personne physique ou morale assure en tierce partie la réalisation des termes d'un contrat si le contractant venait à être défaillant ou incapable d'en assumer les obligations. J'ai transposé ce concept à la vie psychique, à l'instar d'Alain Touraine construisant la notion de « garants métasociaux ». Les garants de la vie psychique (ou garants métapsychiques) forment l'ensemble des dispositifs qui accomplissent des fonctions nécessaires pour que se constitue, se développe et se maintienne la vie psychique.

Quels sont ces garants métapsychiques ? Pour une grande part, ils sont formés par le système des alliances que je qualifie de « structurantes », telles que le contrat narcissique, les pactes et alliances qui régissent les interdits fondamentaux et le renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels destructeurs. Ces alliances sont les conditions psychiques de la vie psychique, elles sont nécessaires à la croissance humaine. Les garants métapsychiques sont aussi constitués par les « grands récits » pourvoyeurs de repères représentationnels : leur fonction consiste à mettre à la disposition de chaque sujet des représentations de l'origine et de la causalité, et d'assurer par

ce moyen la cohésion, les idéaux et les identifications communes du groupe. Ces formations sont métapsychiques dans la mesure où, selon mon point de vue, elles se construisent dans l'intersubjectivité et dans le travail de la culture.

Dire que ces garants sont en faillite, c'est sans doute ranger sous le même terme des transformations de ces garants : ils ne « répondent » plus, ils ne sont pas mis en place et soutenus ni par les sujets ni par le sociétal et la culture, ils sont plus efficaces, ils sont attaqués... Mais l'idée centrale est qu'ils font défaut à la formation et au maintien de la vie psychique et que cette défaillance engendre des troubles et des souffrances typiques du maître de et dans ce monde hypermoderne : les souffrances et les pathologies des alliances structurantes, comme le contrat narcissique ou les alliances qui organisent les interdits fondamentaux et le travail de culture.

Prenons l'exemple du contrat narcissique. Avec ce concept, Piera Aulagnier a construit, en 1975, une problématique centrale pour l'intelligibilité des enjeux structurants du narcissisme. C'est pourquoi je reviens souvent à son apport. De mon point de vue, le contrat narcissique est une alliance inconsciente structurante qui fonctionne comme un garant métapsychique : comme je viens de le dire, ces garants qualifient une réalité psychique qui fonctionne à un niveau méta par rapport au psychisme individuel.

Lorsque le contrat narcissique est défaillant, ou lorsqu'il fait défaut, ou lorsqu'il se transforme en une organisation pathogène, ils mettent le sujet dans cette difficulté d'être reconnu comme sujet dans un groupe et comme sujet d'un groupe et de constituer son propre socle de narcissisme vital. Constituer son propre narcissisme à partir des investissements narcissiques qu'il reçoit de l'ensemble a pour lui une contrepartie qui le lie à l'ensemble, sans pour autant l'y aliéner : il aura à soutenir l'investissement narcissique du lien et des configurations de liens, contribuera

à maintenir le processus qui assure la continuité de l'ensemble. Cet investissement implique qu'il y ait un ancrage dans le passé et un espace dans lequel un avenir est représentable et possible. Ce qui est alors à interroger, et qui répond plus directement à votre question, c'est la capacité d'une famille, d'un groupe, d'une institution et, au-delà de la société, d'assurer les conditions d'un avenir pour les générations qui viennent et d'un devenir pour chacun de ses sujets. Le thème du « *no future* », qui a pris naissance aux États-Unis dans les années 1970 avec l'ébranlement des garants métapsychiques et métasociaux provoqué par la guerre du Vietnam, resurgit aujourd'hui à travers la question du chômage, des grandes migrations, de la crise économique, du délitement des « grands récits ». Des incertitudes sur ce que l'éducation et la formation sont en mesure de transmettre.

La capacité anticipatrice raisonnée est une caractéristique de l'exception humaine. Elle consiste dans la place que l'on accorde à l'autre parmi les autres, dans un ensemble et dans un avenir, dans un espace et dans un temps psychiques communs et partagés. À mon sens, le contrat narcissique concerne ce qui engage la capacité anticipatrice de l'humain.

Je pense que le contre-investissement narcissique des enfants dans les sociétés occidentales, celui qui produit des enfants tyranniques et des enfants fétiches signale la faillite du contrat narcissique. On pourrait évoquer sa perversion dans la mesure où l'investissement narcissique sert avant tout à combler les failles narcissiques des parents eux-mêmes, ou à la publicité qui fait des enfants des objets pour la consommation et des consommables. J'écris dans cet ouvrage que nous avons régressé à une société de prédateurs et d'anthropophages. Le défaut des garants métapsychiques et métasociaux nous conduit vers ce type de rapports : nous nous dévorons les uns les autres pour éviter d'être →

→ confrontés à notre manque. C'est là une dimension importante du mal-être. Cette désagrégation est peut-être un moment qui contient aussi de nouvelles formes de garants : mais je les perçois encore mal.

H.-P. B : *Cela serait-il l'envers des travaux de Francis Pasche à propos de l'antinarcissisme ?*

R. K : Les travaux de Francis Pasche sur l'antinarcissisme décrivent la part du narcissisme qui se détache du Moi et qui est investi dans l'objet, dans l'autre. Si, comme je le fais, on resitue l'économie de l'antinarcissisme dans le cadre du contrat narcissique, on comprend que l'antinarcissisme est ce qui est porté sur l'autre pour que son propre narcissisme se constitue, en recevant en retour cet investissement. Je pense que le narcissisme primaire du sujet est d'abord l'investissement antinarcissique de l'autre, qui le précède. C'est la condition pour que, secondairement, le narcissisme de l'*infans* puisse se constituer.

H.-P. B : *La question du narcissisme me fait revenir à la première de couverture de votre livre qui est illustrée par « un être sans visage ». Or, dans nos sociétés, toute la problématique du mal ne vient-elle pas des conséquences de la Shoah et de tout ce qui l'a précédée, pour arriver à l'éradication même du visage de l'autre ?*

R. K : L'effacement du visage humain est l'un des grands thèmes de l'art contemporain et de la philosophie contemporaine : on citera volontiers Emmanuel Levinas. J'ai choisi ce tableau de Pierre Tal-Coat, parce qu'il représentait ce qui est en question dans le maître, ce mal dans l'être ou ce mal à être qu'est l'effacement du visage humain. J'ai aussi pensé à des tableaux de Zoran Music – le désastre de la Shoah et des charniers des génocides étaient là aussi présents à mon esprit. La déformation du visage humain est aussi un grand

thème de la peinture de Pablo Picasso et de la révolution cubiste, ou encore de la peinture de Francis Bacon. Le visage humain est le premier objet par lequel les humains s'identifient face à face dans une découverte et une reconnaissance de soi et de l'autre. La connaissance, la disparition, puis les retrouvailles du visage humain sont une expérience fondamentale de l'humanité en soi à travers le regard de l'autre. La grande guerre et les « gueules cassées » qu'elle a produites ont été, pour de nombreux peintres, après Francisco de Goya, un motif pour explorer la défiguration du visage humain et les mutilations causées par les désastres de la guerre.

H.-P. B : *L'effacement du visage humain était-il un thème préexistant avant le XX^e siècle ?*

R. K : L'effacement, peut-être, mais la déformation certainement, sous l'effet des émotions excessives, de la panique, du meurtre et, comme je viens de l'évoquer, des grandes catastrophes. Voyez encore Francisco de Goya, mais aussi Otto Dix, Edvard Munch, Arnold Schönberg, Marcel Gromaire, Henry Thonks...

Le thème de la non-reconnaissance est l'une des questions qui travaille ce livre non pas à travers une thématique philosophique, mais à travers cette question que nous rencontrons dans notre pratique psychanalytique et qui interroge la capacité, l'incapacité ou le refus de reconnaître en l'autre un espace interne de subjectivité.

H.-P. B : *Pourriez-vous nous éclairer sur ce que vous définissez comme une « société de prédateurs et d'anthropophages » ?*

R. K : Je viens d'en donner quelques exemples à propos de la « consommation de l'enfant » par la publicité. On y ajoutera la pédophilie et les réseaux pédophiles, mais aussi toutes les exploitations de la « matière » humaine, nouvelles dans leurs modalités, mais anciennes dans

leur visée : dépouiller l'autre de ce qu'il crée, s'emparer de sa pensée, l'incorporer sans pour autant l'introjecter. Dans ce domaine, les ressources d'Internet et la technique simplissime du copier-coller permettent d'organiser ces prédateurs à grande échelle.

H.-P. B : *La question de la prédation, c'est comme s'il y avait une oralité immédiate ? Dans vos conclusions, vous parlez d'une imago maternelle interne qui ne fonctionne pas comme étayage...*

R. K : Oui, je parle des imagos et des fonctions collectivement construites et psychiquement installées, et non pas des mères réelles. Dans cette conjonction, il faut aussi faire la part de ce qui revient à la transformation de la fonction paternelle. Les deux fonctions sont solidaires. La transformation de la société patriarcale n'a pas encore trouvé son nouvel horizon, mais, pour le temps présent, ces imagos et ces fonctions ne fonctionnent pas comme des étayages suffisants et comme des pare-excitations efficaces. La culture de l'urgence, de la satisfaction immédiate, est intolérante au renoncement, à la réalisation directe des buts pulsionnels et au différé de la satisfaction. Ce sont là des conditions qui affectent le développement d'un espace psychique différencié. Pour cet être en formation qu'est l'*infans*, la temporalité de l'union, de la séparation et des retrouvailles est un rythme fondamental. C'est dans ce rythme que se jouent, avec le recours à la parole, l'anticipation et la construction du sens. En assurant la satisfaction immédiate de l'enfant, les parents évitent qu'il ne soit pas en manque – c'est évidemment illusoire –, mais ce qui persiste, c'est l'intolérance à la frustration, à la non-satisfaction immédiate, et cela vaut pour les parents, ou l'un des parents, et pour l'enfant. La culture consumériste et la culture de l'urgence convergent vers les mêmes angoisses et les mêmes solutions : fournir des objets de substitution, remplir le vide, éloigner le différé.

H.-P. B. : Comment envisagez-vous, pour l'avenir, la transformation de la société patriarcale ?

R. K. : La société patriarcale est déjà en cours de transformation depuis que les modernités ont modifié les lieux et les exercices de l'autorité, les conditions d'accès au savoir, les relations entre les hommes et les femmes, la promotion des relations horizontales et les valeurs de la démocratie. Il demeure des retours en force des affirmations patriarcales, des régressions vers l'autoritarisme lorsque le Trône, l'Autel et le Palais de justice sont menacés. Et nous observons que les intégrismes qui accompagnent souvent les recours fondamentalistes imposent, par la force et la terreur, le retour aux formes les plus archaïques du patriarcat. Les désorganisations consécutives aux ébranlements du patriarcat ont libéré d'autres voies d'organisation du Pouvoir et de l'Autorité, mais elles ont aussi mobilisé des angoisses considérables. Car, pour l'inconscient, l'alternative aux figures archaïques du patriarcat sont celles de la mère archaïque, terrifiantes pour les hommes aussi bien que pour les femmes. La question ne peut s'ouvrir que si l'on invente un mode d'autorité et de pouvoir qui s'inscrira dans le registre du symbolique. C'est une des conditions pour sortir du malêtre.

H.-P. B. : Cette immédiateté, dont vous parlez, a-t-elle des conséquences sur le déroulement du temps ? « Être dans l'immédiat » consisterait-il à abolir l'histoire et l'avenir ?

R. K. : Abolir peut-être pas, mais plutôt ne pas être en mesure de penser l'Histoire et l'avenir et de les intégrer dans un projet. Le passé se fige dans la nostalgie ou dans trop de charges d'affects dissociés de représentations assimilables. Nous ne devons pas sous-estimer la dimension traumatique dont est chargée l'Histoire pour beaucoup de nos contemporains

non seulement des traumatismes « individuels », mais aussi ceux qui se sont produits dans le cours des événements violents qui ont secoué le siècle dernier et qui perdurent encore aujourd'hui. C'est un trait de notre culture hypermoderne de ne pas laisser le temps de la transformation du passé : il faut tout faire vite, sa vie, sa réussite, son deuil... Nous savons mettre le passé en stock, mais nous ne nous préoccupons pas de le faire travailler, dans le travail de mémoire par exemple, dont on parle beaucoup. Simultanément, que de discours sur l'urgence du travail de mémoire ! Ces difficultés dans l'installation de la temporalité psychique n'est sans doute pas sans rapport avec une autre difficulté, celle de s'inscrire dans des rapports de génération et d'ouvrir un accès aux processus d'historisation. C'est une question pour chaque sujet, et c'est une question dans les institutions. Un exemple : il y a lieu de s'interroger sur la place de moins en moins importante réservée dans la formation des psychologues à la mise en perspective de l'histoire des concepts, des techniques, des méthodes de la psychologie et de ses rapports avec les disciplines connexes. Trop souvent, les jeunes psychologues ne savent pas d'où ils viennent et d'où viennent les idées qui leur sont enseignées. Ils croient que le monde commence avec leurs enseignants, et peut-être certains d'entre eux le croient-ils eux-mêmes. Il ne s'agit pas d'énumérer des noms sur une liste généalogique, mais de mettre en œuvre une aptitude de se mouvoir de manière critique dans une généalogie de la pensée, avec ses ruptures, ses impasses et ses voies inexplorées, et donc ouvertes. Le processus d'historisation s'engage ainsi, dans ces reprises, dans cette reconnaissance du passé qui nous a constitués, dans ce rapport critique à ce qui nous a été transmis, dans une incomplétude irréductible, qui ouvre sur un avenir possible. Au lieu de cela, le risque est de s'entretenir mutuellement dans l'illusion d'être sans passé.

H.-P. B. : Il y aurait donc une sorte d'autofondement, conséquence d'un déni des origines ?

R. K. : Oui, un fantasme d'auto-engendrement. Ce fantasme trouve un espace d'expansion lorsque le malêtre s'enracine dans la faillite ou dans les défaillances des rapports de génération et, plus particulièrement, dans les incertitudes et les troubles profonds qui perturbent les processus d'engendrement, de filiation et d'affiliation. Ici encore, plusieurs niveaux et plusieurs types de détermination se conjuguent pour créer cette zone du malêtre. Pour en donner un aperçu, je dirai que l'engendrement, qui se différencie de la reproduction, est l'introduction d'un nouvel humain dans la suite des générations, dans les liens biologiques et dans les alliances psychiques et culturelles qui structurent la place de chacun dans un ensemble. L'engendrement requiert que ceux qui engendrent se reconnaissent comme « répondants » du sujet engendré, garants de son devenir Je. Lorsque les conditions sociales et psychiques de l'engendrement butent sur de graves obstacles, cumulés avec d'autres, par exemple la disparition des « répondants », elles contribuent à déchirer les espaces psychiques et à ébranler leurs appuis sur leurs contenants intersubjectifs et sociétaux. Ce sont des questions comme celle-ci que j'ai essayé de mettre en travail dans *Le Malêtre*. ▀

Bibliographie

Aulagnier P., 1975, *La Violence de l'interprétation. Le pictogramme et l'énoncé*, Paris, PUF.

Freud S., 1929-1930, *Das Unbehagen in der Kultur*, c.w., xiv, 421-506. Trad. fr. *Le Malaise dans la culture*, OFC xviii, Paris, PUF.

Kaës R., 2012, *Le Malêtre*, Paris, Dunod.

Pasche F., 1965, « L'Anti-narcissisme », in *Revue française de psychanalyse*, 29 (6) : 503-518.

Touraine A., 1965, *Sociologie de l'action*, Paris, Le Seuil.

Zaltzman N., 2007, *L'Esprit du mal*, Paris, Éditions de l'Olivier.